



DANIELLE SIVADON

L'art et la manière de manger son thérapeute

SUR L'AGENDA DE MON BUREAU, je marque chacun de mes rendez-vous des initiales de la personne que j'attends. Chaque matin, à la lecture de cette page curieusement laconique je sais un peu où j'en suis avec chacun de ceux qui vont venir là sur le fauteuil ou le divan.

De ces initiales, toute une série d'émotions, d'évocations, se détachent : des yeux, un grand-père, un parfum, un rêve...

Certaines initiales sont ombrées d'un questionnement.

SG : pourquoi n'est-elle pas venue à sa dernière séance ?

RD : ces silences, ces soupirs, cette nouvelle manière de froisser le divan ?

Certaines autres constituent une sorte de ponctuation.

DS : la séance est précédée d'un coup de sonnette discret, harmonieusement écourté, résumant pour moi ce monde dont il dit s'exclure.

AL : déjà cinq ans, ses seules initiales incisent en un point précis l'après-midi d'une éraflure, d'une entaille qui détache le bas de la page comme si, au-delà, les heures allaient plus décidément vers le soir.

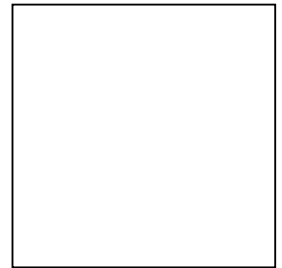
Certaines initiales sont pâlies de quelque appréhension.

Pourquoi avec CP cette irrépressible envie de dormir ?

Véritablement pour JD je ne fais rien.

Rares sont ceux que je n'identifie pas au seul vu de leurs initiales ; simplement un flottement, un trébuchement s'interposent : BH, LB, c'est qui ?

Anne est peut-être de ceux-là, plus assidûment, comme si sa présence imaginaire se faisait trop insistante.





Paris, rue du Renard, juillet 1987 – ph. Claude Bourquelot

Dès la première séance, elle me dit qu'elle ne peut pas se souvenir de mon visage, d'autres s'interposent sans cesse. Elle même ne se reconnaît jamais immédiatement dans les glaces qu'elle croise. Elle est obligée de se recomposer, de se reconstruire. Lorsqu'elle faisait du dessin, elle ne pouvait se représenter elle-même. Et sur les albums de photos, cette ombre qui sort du champ, c'est elle.

Anne et moi nous rencontrons depuis deux ans. Elle est venue me voir pour des crises boulimiques violentes et épisodiques. Longtemps elle fut une source d'étonnement, de sentiment d'étrangeté, celui d'être introduite dans un monde démultiplié, gigantesque. Tout ce qu'elle éprouve représente dix fois mon propre univers. Non pas que soit constante cette démesure. Elle peut adopter pendant des semaines la sérénité de ceux auxquels le fil du temps n'est qu'une suite d'habitudes plaisantes. Élaborations, associations et fantasmes ne rencontrent chez elle qu'une négligence morose. Puis soudain survient l'absurdité apparente d'un fait et des ondes de plus en plus conséquentes viennent défaire sa vie, la couper en plages aussi infimes qu'intenses. Elle se réveille violente et boulimique. Et c'est toujours comme s'il s'agissait d'une première fois, comme d'une naissance, cette mauvaise surprise par excellence, ce vieux compte à régler avec le corps de l'autre.

Nous nous trouvons dans la dimension radicalement différente du quantitatif. Et c'est sans doute cette créativité dimensionnelle qui a très tôt induit mon souci de prendre des notes, de retenir, de contenir l'amplitude de notre expérience commune. Comme si quelque chose de l'intensif chez moi était voué à l'oubli.

Je pense maintenant que c'est précisément mon carnet jaune et mon intérêt croissant pour l'histoire et pour l'anthropologie des coutumes alimentaires qui ont maintenu entre Anne et moi un minimum de mobilité. Ce texte ne constitue donc que le témoin d'un exorcisme.

Les séances

« Avant hier Pierre-Marie cherchait la laisse du chien, elle se trouve habituellement dans un panier. Il m'a laissé entendre

que je l'avais égarée. Ce fut dramatique. À partir du moment où je dis quelque chose, je pense être comprise. S'il n'en est rien, c'est la panique. Je me suis mise à hurler de douleur. Il y avait quelque chose d'impensable. Enfant, ces colères étaient constantes. J'avais la réputation d'être quelqu'un de très méchant et mes parents n'osaient me confier ni à des amis, ni à des proches. Je ne sais plus par quoi étaient motivés ces accès de rage, je ne me souviens que d'une sorte d'engrenage : ma mère m'interpellait de telle manière que je ne pouvais qu'être furieuse et c'était sans fin comme avec Pierre-Marie. Maintenant encore, si je m'oppose à quelqu'un, il n'y a plus aucun moyen d'arrêter le système. Ça va crescendo et je ne sais plus ce que je fais. »

Entre Anne et moi, ce type d'incident s'est amorcé à plusieurs reprises. Il le fut chaque fois que, craignant pour sa vie, je suis intervenue en lui parlant non du matériel apporté en séance, mais de façon plus générale de son travail ou de quelque segment plus consistant, plus excentré de l'œil du cyclone. Tout d'abord elle ne disait rien, puis à la séance suivante m'agressait violemment : je faisais intrusion dans sa vie personnelle, outrepassais mon rôle et elle ne reviendrait plus.

Elle avait vu juste. Mon inquiétude m'avait incitée à changer de registre. Mais sa colère était assortie d'une aisance et d'un bien-être recouvré ; j'en étais rassurée. Volontiers aurais-je même convenu du procédé qui consistait à mettre en panne, à faire disjoncter l'espace de la crise, en éclairant des objets tiers.

Les micro-orages d'une manipulation réciproque constituèrent très tôt le climat de nos rencontres. Coincée, je l'étais dans un théâtre ancien d'échanges et de mots. Leurs formes, leurs trajectoires, leurs destinées sont celles de projectiles. Je le sentais au souci qu'avait Anne de me ficeler à mon fauteuil et à mon supposé silence analytique. Attendant des jours meilleurs, j'écourtais les séances, les changeais de jours et d'heures pour faire intervenir une respiration, un espace, dans la cruauté des rapports oraux, archaïques, qui se jouaient là. Anne était venue me voir pour qu'à deux nous inventions une corporéité imaginaire, une construction mobile qui pourrait la désenclaver de cette coquille où toute relation passionnelle l'assigne. Ce qui nous guettait, c'était la symétrie, la specularité.

mères

La seule avance que je pouvais garder était celle d'une construction où je ne sois ni complètement la fille ni complètement la mère. Déjà dans cette impasse se trouvait Pierre-Marie. Lorsque voici huit ans ils s'étaient rencontrés, leurs amours étaient apparemment sans lendemain. Un an après, il vint s'installer chez elle avec son chien. Les crises de boulimie débutèrent alors.

Lorsque j'ai connu Anne, ses relations avec sa mère étaient restées en l'état depuis l'enfance. Il y a deux ans, lors d'un séjour dans la maison familiale, sa violence avait durablement mis en péril leur relation. En montant se coucher la mère avait souhaité une bonne soirée aux personnes qui regardaient la télévision, ajoutant néanmoins qu'elle ne s'endormirait que lorsqu'elles l'auraient éteinte. Anne n'avait pas remarqué l'ambiguïté de la formulation. Prise d'une angoisse extrême à l'idée que sa mère fût fatiguée par leur présence, qu'elle puisse en mourir, elle monta se coucher et ne dormit pas. Les deux jours suivants, elle injuria chacun au plus vif. Elle ne garde aucun souvenir de ce qu'elle a dit. Rentrée à Paris, elle vécut dans un état de semi-confusion, obnubilée par l'effort sans issue de reconstituer ce qui s'était passé.

Elle multiplia les accidents de voiture.

Une inflexion de voix, un mot ambigu lancé d'une certaine marche de l'escalier avaient pris son corps en masse. Que plus rien même un étage, même un plafond, ne puisse la séparer un moment de sa mère, qu'ensemble, dans le même temps, elles puissent être tant dans la chambre qu'au salon éternellement mêlées, ce fut insoutenable. Elle ne pouvait supporter aucun mot. Chacun la blessait, la pénétrait, résonnait et l'étourdissait d'échos.

Chez Anne, toute intrusion l'immerge dans son propre corps. Il cesse d'être muet, inexistant, banal, pour n'être que contention détention, douleur. Assignée à résidence dans sa peau, elle l'est dès que l'autre, sa mère ou moi, cessons d'être extraterritoriales, séparées, mises en orbite, sur d'autres objets, d'autres désirs qu'elle. Elle ne peut se dégager que par des éclats et des mots, boomerangs qui la laissent inerte et suicidaire. Cet état de confusion lui avait sans doute toujours

permis de nier le ressentiment qu'elle éprouvait pour cette mère prisonnière d'un consensus micro-social, n'ayant accepté d'avoir d'enfant que pour le pérenniser et n'ayant jamais pu partager avec elle ni rapport de tendresse, ni émotion physique. Anne avait appris à se considérer comme quelqu'un de méchant, destructeur ; sans bien comprendre pourquoi. Alice Miller insiste sur la nature du pouvoir que l'adulte exerce sur l'enfant, pouvoir que la plupart des sociétés admettent ou couvrent en tout cas ; ce qu'elle appelle la « pédagogie noire » : « Lorsqu'on interprète, par exemple, les compulsions d'un patient comme l'expression de ses pulsions agressives refoulées, sans évoquer les traumatismes générateurs de ces pulsions agressives, le patient ne fait que se culpabiliser davantage pour ses pulsions agressives. ⁽¹⁾ » Il faut donc admettre avec Alice Miller, qu'un dispositif culturel d'éducation puisse prendre en masse, à l'échelle d'une société tout entière, « fantasmes » et « traumas » – à preuve l'orthopédie allemande du père Schreber. Mais il y aurait lieu sans doute de distinguer ici, pour Anne, véracité et vérité.

Anne fut un gros bébé. Lorsque sa grand-mère maternelle allait avec elle chez le charcutier, elle exhibait les fesses de la fillette et les comparait aux jambons et rôtis. Depuis plus de trente ans, Anne évite absolument de passer devant cette boutique. Il y avait sans doute un zeste d'anthropophagie chez la grand-mère. La mère connaît d'ailleurs a minima les mêmes difficultés alimentaires que sa fille : dégoût de la viande et en particulier des volailles et lapins, de tout ce qui laisse des os dans l'assiette dite vide.

On oppose habituellement fantasmes et traumas comme deux expériences exclusives l'une de l'autre. L'un est attribué de l'enfant, l'autre est imputable aux adultes. Il faudrait plutôt en envisager le dispositif transgénérationnel, voire culturel. Il y a une transmission en chaîne des situations orales violentes dans lesquelles il est impossible de démêler ce qu'il en est de l'ordre du fantasme et ce qui appartient au trauma. L'erreur vient de ce que l'on a fait du trauma et du fantasme des expériences individuées. Bien évidemment, le fantasme englobe son propre dispositif traumatique qui pourrait ici se réduire à un énoncé, à une phrase du genre « on mange un enfant ».

À l'inverse des fous professionnels, Anne n'a point à sa disposition tous ces appareils minimaux de transformation qui

1. Alice Miller,
L'enfant sous terre,
P., Aubier, 1986.

permettent de changer de registre, de s'abstraire, de filer en douce en laissant sur place son corps, enveloppe vide livrée à l'agression. Sur ce point, elle est sans qualifications. Le luxe, l'organisation, le savoir-faire, on les trouve chez Wolfson : « Dès que la mère approche, il mémorise dans sa tête une phrase d'une langue étrangère, il a sous les yeux un livre étranger, il produit des grognements de gorge et des grincements de dents, il a sa radio portative près de lui, il a deux doigts prêts à boucher ses oreilles ou bien un seul doigt, l'autre étant remplie par l'écouteur de la radio, la main libre pouvant alors tenir et feuilleter le livre étranger. ⁽²⁾ »

Anne ne connaît aucune parade ; chez elle surviennent, ensemble ou non, une crise de boulimie, un accès caractériel ou une poussée de psoriasis. Elle me décrit alors des scènes, des états qui mettent sa vie en péril. Tout désir des autres constitue une agression intolérable à son endroit. Ce qu'on lui donne, l'intérêt qu'on lui accorde sont autant de choses qu'on lui prend, effraction d'elle-même et non apport. Les explications fournies sont à rejeter de même. À l'instar de son chien, elle veille aux limites, aux fautes, aux écarts ; et me surveille. Grande, massive, somptueuse dans ses manteaux de fourrure, sa régularité, sa ponctualité, sa politesse sont autant d'assignations à résidence.

2. Wolfson, *Le schizo et les langues* (introduction de Gilles Deleuze), P., Gallimard, 1970.

chiens

Anne a trente-neuf ans. Depuis huit ans, elle vit avec Pierre-Marie, un Antillais dont la famille vit en France depuis deux générations. Il travaille à mi-temps comme coursier, Anne est également à mi-temps secrétaire chez un avocat. Ils alternent leur rythme de travail pour élever leur chien, un chien-loup qui ne supporte pas la solitude. Anne et Pierre-Marie se voient peu. Elle travaille de midi à dix-sept heures ; lui de dix-sept heures à vingt-trois heures. Il dort le matin quand elle sort le chien ou vient à ses séances. Elle dort lorsqu'il rentre le soir. Profitant de ce qu'une certaine sérénité s'est introduite dans nos relations, j'essaye de me dégager de ma position d'enfant dévorant-dévoré, qui ne me semble plus d'actualité. Ainsi un matin, je choisis d'être le chien ou bien c'est le chien qui me choisit, c'est égal.

C'est à propos de la surveillance du chien que nous avons pu parler de celle qu'Anne exerçait sur moi. J'ai l'habitude d'arriver tôt à mon bureau pour lire les journaux et écouter de la musique. Mes collègues ne sont pas là et c'est toutes portes ouvertes que je fais vibrer ce lieu trop exigu et impersonnel à mon goût. La musique m'est nécessaire pour écrire dans une indifférence négociable à l'égard des pages. Le matin, c'est elle qui met en marche cette petite machine à rêver sans laquelle les mots seraient trop évidents. Disons que le matin est Brahmsien.

Le dernier mouvement n'était pas terminé, quand Anne sonna et je la fis attendre. Quand elle entra dans mon bureau, l'expression de son visage me surprit et je lui demandai ce qu'elle éprouvait : « j'avais peur que vous ne soyez en train de pleurer. » Je pensai à son chien qui ne bénéficiait, pour cette même raison, d'aucun moment de solitude et je le lui dis. J'étais d'autant mieux placée pour évoquer cette mise sous surveillance que c'est sans doute la contrainte que je redoute le plus dans l'ordinaire de mon travail. Rigueur des horaires, répétition des jours me sont une amputation constante.

J'aime les chiens pour avoir été élevée par eux dans ces espaces herbeux et déserts qu'étaient les hôpitaux psychiatriques de mon enfance. Je ne conçois pas qu'un chien puisse vivre en appartement. Me proposer comme chien dans le transfert c'était aussi m'introduire dans une sorte de montage composite et mobile, une métaphore évolutive de l'enfant qu'elle avait été, de celui qu'elle refusait d'avoir, du chien réel, ce cannibale potentiel et mutique, objet transitionnel entre Pierre-Marie, la mère, Anne et moi. Sur le moment, elle rit : « Ma seule façon à moi d'être seule, c'est d'être boulimique. » Puis elle se mit à me raconter le nouveau séisme qui envahissait sa vie. Je remis le chien dans le placard sans trop savoir s'il aurait un jour à en sortir.

femmes, hommes et lieux

Anne est terrifiée, elle me dit qu'elle va tuer Pierre-Marie car il la réveille en rentrant tard dans la nuit, ressort promener le chien, revient à nouveau, repart...

Pour des raisons obscures, puisqu'il n'explique jamais rien, il est parfois repris par cette vie nocturne qui était la sienne avant qu'ils ne se rencontrent. Que la nuit ainsi se fractionne et Anne devient hypervigile, bientôt captive des ressources des placards et du frigidaire. Elle dévore jusqu'au matin, éreintée. Elle se souvient qu'enfant elle guettait l'aurore pour se mettre au lit et dormir aux premiers bruits de la maison, quand sa mère se réveillait.

Il y a trois ans, pour éviter de le tuer, Anne mit Pierre-Marie dehors. Il a effectivement disparu pendant deux mois. Au début elle s'est senti soulagée, puis elle a commencé à le chercher tous les soirs dans les cafés de Belleville où il a des amis. Lorsqu'elle a renoncé, elle s'est couchée et s'est laissé mourir de faim. Sa mère, ses proches, les médecins, les médicaments restèrent inefficaces. Pierre-Marie était parti avec le chien. Il avait pris la route selon le mode de vie qui était le sien autrefois. Lorsqu'il revint elle était hospitalisée, cachectique, perfusée, refusant tout. Elle guérit très vite et ne se souvint de rien.

Aujourd'hui, elle a inauguré un stratagème, elle a coincé la serrure de la porte en laissant la clef à l'intérieur. Il a frappé, il est allé dormir ailleurs. À l'aube lorsqu'il est revenu, elle lui a ouvert : insultes et coups. « Je me suis décidée à lui parler des femmes avec lesquelles certains de mes amis l'ont rencontré. Je ne suis pas jalouse mais je ne supporte pas qu'il soit ainsi vu dans des endroits que nous fréquentons ensemble. C'était insupportable, j'ai téléphoné à ma mère. Elle a dit à Pierre-Marie qu'il était un beau salaud. Il s'est complètement effondré et a décidé de se jeter par la fenêtre. Je suis sortie dans le couloir pour ne pas voir ça. En fait il est parti chercher un fusil pour me tuer. »

Quelques jours plus tard, Pierre-Marie n'était toujours pas rentré : « Je suis allé le chercher dans les cafés ; je l'ai trouvé en train de jouer aux cartes et de boire. Il m'a crié : "fous le camp." À deux heures du matin, il m'a téléphoné pour venir dormir à la maison. Nous avons parlé, il m'a dit : "Je ne comprends pas, tu me demandes quelque chose que je ne puis te donner". »

Lorsque Pierre-Marie commence à naviguer la nuit, hors des heures admises, il altère une temporalité ritualisée autour du

chien et c'est le corps d'Anne qui entre en résonance. Son sommeil s'effrite, toujours fragile état de bien-être narcissique qu'elle considère indispensable à une réparation quotidienne. De fait, l'insomnie la précipite du lit aux placards – c'est-à-dire à la boulimie – et c'est pour faire pièce à ce circuit qu'elle sort chercher Pierre-Marie dans les bars.

Dans un premier temps, une sorte de dérive l'extrait du territoire pesant de son studio, théâtre unifié de sa vie. Elle va à Belleville, fait des rencontres, appelle à l'aide ses amies, fait des scènes, imagine des issues dramatiques. La trace laissée par Pierre-Marie réintroduit un champ des possibles.

Ouverture sur un ailleurs, dans ses écarts il représente une sexualité vivante, une mise en scène des autres femmes. Lorsqu'elle le poursuit, elle cherche aussi à savoir avec qui il sort, à connaître avec d'autres une sorte de proximité, à éprouver de la jalousie.

Elle qui trouve difficilement des images de références stables et consistantes, elle se montre très sensible à des personnages entrevus par hasard, des apparitions extérieures fugaces, des atmosphères nocturnes chargées d'exotisme, voire d'érotisme. Ensemble nous explorons Belleville, le quartier maghrébin, la percée chinoise, le périmètre restreint de la communauté turque. Nous nommons les territoires, les lieux, leur histoire. Elle les peuple de visages, de rencontres, de moments de diversion. Dans cet itinéraire, nous inventons un espace transitionnel créateur, médiateur entre elle et les personnages qu'elle ne peut investir sans dépendre d'eux et chercher à les détruire. Belleville, les personnages transitoires, les fragments d'images semblent traduire l'existence possible d'une sorte de puzzle éclaté, d'un territoire à recristalliser où Anne pourrait aborder et vivre dans l'univers plus lointain des puissances non incarnées.

Car dans le cadre étroit de son studio, de sa mère, de son chien et de ses séances, elle se heurte comme un papillon à la résonance œdipienne de tout autrui. Elle ne peut ni fuir un conflit ni le supporter. Et les degrés de liberté sont mystérieux, elle ne connaît pas les femmes que rencontre Pierre-Marie, et moi par définition, si je suis là j'ai la latitude d'être aussi ailleurs. Telle une somnambule elle passe volontiers à côté de la jalousie. Il y a cinq ans, en rentrant du travail, elle trouva dans un

café Pierre-Marie avec une autre femme. Elle referma discrètement la porte et n'y revint plus. Elle ne supporte pas qu'un espace familial lui soit interdit. Son mode de jalousie est territorial. Ce ne sont pas les femmes qui se transforment en rivales mais les espaces qui s'amputent, se restreignent, se contaminent.

L'économie de la jalousie et celle de la boulimie sont complètement indifférentes l'une à l'autre. Chaque fois qu'elle va du côté de la passion elle prend ses distances avec le corps. Une course de vitesse s'instaure entre ce corps-placard-boulimique et la possibilité de le constituer en un domaine infra-personnel porteur d'altérité.

Pierre-Marie semblait avoir bien disparu. Alors, avant que la catastrophe n'arrive, que cette dérive instable, cette vie nocturne et labile ne s'effondre et ne la recloître chez elle, je me suis emparée d'un mot d'Anne : « Florence ». Elle parlait d'une amie potière dans la Drôme et j'entendis le nom de la ville qui pour moi représente beaucoup ; ça n'allait pas. Je lui dis que je me sentais à nouveau inquiète pour elle et lui proposai de complexifier momentanément notre dispositif de travail, d'y faire entrer concrètement la poterie, la Drôme et le réseau dont elle venait de parler. Il s'agit d'un certain nombre d'écologistes qui après l'éclatement des communautés sont restés dans le midi. Anne y a deux amies très proches. Avant qu'elle ne rencontre Pierre-Marie, elle y passait beaucoup de temps. Comme toujours, elle est avare de précisions sur ce que ce morceau d'histoire représente pour elle. Je ne sais que deux choses : c'est là qu'elle a commencé à s'intéresser à la politique, et a appris à conduire.

Je lui ai donc prescrit quatre jours de vacances dans la Drôme, étant entendu qu'elle paierait ses séances dont je ne disposerais pas. Je voulais lui signifier ainsi que ce dispositif était un essai, un montage réversible, dans lequel je me sentais prise. Elle est partie sans m'injurier. Depuis lors, par trois fois, au moment de sombrer dans cette blessure sans imaginaire, elle emmène son chien dans le midi. J'ai dit Florence, lorsque, dans ma tête, les plans se sont superposés. Florence, comme au cinéma on dit « coupez » pour recommencer une scène, la recadrer différemment, lui ouvrir d'autres issues. Une scène

au sens d'un espace d'improvisation où je lui proposais de jouer avec moi en faisant entrer non pas tant des personnes que des fantasmés, des rêves, des événements, des lieux. Une scène au sens d'une surface d'inscription où ce qui surgit dans notre tête ou dans la réalité de notre vie puisse occuper un temps, un rôle, entrer dans un processus de modification, de complexification.

Je ne sais trop quel fut l'efficace de ce passage à l'acte. Anne, bien entendu, respira et j'eus l'impression de sortir du placard et de cesser d'être le zombi hypnotisé qu'elle venait voir deux fois par semaine.

Passage à l'acte, car ici il ne s'agit pas de dégager un sens latent dans le dire ou l'agir d'une interprétation mais plutôt de changer de registre, de territoire ; de sémiotiser l'espace, le temps, le corps érogène au moment où il n'y a plus rien à dire : trouver une dimension médiatrice.

Entre Anne et moi, ce qui apparut fut une proposition institutionnelle là où d'autres auraient introduit la peinture, la pâte-à-modeler ou l'hospitalisation...

La politique, la Drôme, conduire seule, vivre au rythme du jour, c'est aussi l'inventaire de mon idéal personnel. C'est-à-dire que sur la cartographie de l'espace psychothérapique, un certain nombre d'objets ont été disposés où se recourent son désir et le mien. Ces objets me permettent de lui faire comprendre qu'elle peut partir mais dans un lieu où je suis imaginativement ; qu'elle peut se saisir de nouveaux registres existentiels non-indifférents à mes propres fantasmés ; qu'il est possible de défaire un lien sans qu'aucune de nous deux ne se perde. Dans ce jeu fondamental sur la présence-absence, quelle était la part de la stratégie et quelle était celle du rejet ? La question reste ouverte. Une chose est certaine : dès son premier retour, Anne s'est mise à rêver et à me parler de ses orgies, qui allaient en se raréfiant.

le corps

Anne rêve donc qu'elle est dans un endroit inconnu d'elle, une pièce avec de grandes baies et de simples voilages où toute une famille dort sur des divans épars. Un ami antillais l'invite à s'asseoir pour jouer aux échecs. « Je m'aperçois tout à coup

que les dents poussent. Il faut faire quelque chose pour arrêter ça. J'ai peur et dis que je connais un texte qui peut les sauver. Il faut le réécrire pour le lire ensuite dans l'obscurité. »

Les dents qui poussent la font se souvenir que dans son enfance elle refusait de prendre de vrais repas à table et qu'elle ne mangeait jamais de viande. Sa mère lui disait que si elle continuait ainsi, ses dents ne cesseraient de grandir. « C'est la première fois que je fais un rêve avec autant de détails. »

Le texte, mon carnet jaune commencent à pénétrer son imaginaire. L'exorcisme tisse un espace commun. Cet ami antillais, elle le rencontre souvent car, comme elle, il croit à la magie et à l'occultisme. C'est lui qui l'avait présentée à un sorcier pour mettre fin à une crise de boulimie. Ce fut un échec. Elle décida alors de commencer une psychothérapie. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrées.

« L'an dernier, j'avais envie d'inviter des amis à prendre le thé, finalement je ne leur ai pas téléphoné, j'avais acheté des pâtisseries viennoises, j'ai tout avalé, puis j'ai continué en mangeant tout ce qu'il y avait dans la maison. Dans ces moment-là, je n'ai pas envie de faire la cuisine, je finis les restes, ouvre les boîtes de conserves et les mange froides, et je vais même rechercher des trucs jetés la veille à la poubelle. Je mange avec un dégoût complet de moi-même. Je redeviens quelque chose de très primitif ; impression d'assister à une régression lente et irréversible de ma personne. Image de moi, assise par terre, sans rien autour, complètement sale, en train d'avaler quelque chose d'écœurant. Cela peut durer deux ou trois jours de suite. J'ai peur de ne plus sortir de chez moi et de continuer à manger, j'ai très peur de ça ! Dans cet état, je suis obsédée par l'image de moi prostrée, une image de la folie. Quelque chose qui n'est plus humain, qui n'a plus de parole. Je voudrais que ça cesse, j'en viens à détester mon corps que déjà je n'aime pas. » L'invisibilité absolue de l'incorporation la fige en une sorte de toute puissance. Elle fracture le temps personnel, le détache du temps des menstruations, du chien, des séances. Un deuil, une impression de malheur profond, peuvent, selon Bachelard, nous donner la sensation de l'instant.

D'une façon générale, Anne possède une image du corps bipolaire, oscillante. Elle se sent soit un corps volumineux

prenant beaucoup de place, soit un corps invisible transparent aux autres. Et ceci indifféremment de son poids. Ce sont deux sensations également désagréables. En dehors des crises de boulimie, elle a besoin de grossir et maigrir sans cesse pour sentir son corps vivant, penser continuellement à lui, s'en occuper, faire que là il se passe quelque chose. Anne n'a pas supporté que son médecin généraliste lui fixe un poids à maintenir. Elle était furieuse et ne l'a pas revu. Ce point d'équilibre, elle le redoute. La fixité de son corps, j'ai parfois l'impression que c'est la seule idée qu'elle se fasse de la mort. Lorsque Pierre-Marie avait disparu et qu'elle s'était laissée mourir de faim, à aucun moment cette issue n'avait eu une réalité quelconque. Peser soixante kilos trois jours de suite, par contre, c'est l'horreur. Ce qu'elle ressent constamment dans son corps, c'est un malaise général illocalisé. Elle se sent inhabile, ne sachant jamais ce qu'il sait faire. Tout ce qui est danse ou sport la panique.

Lorsqu'elle était enfant, elle redoutait tant les cours d'éducation physique qu'elle cherchait à se mutiler pour en être dispensée. Elle se souvient par exemple s'être jetée dans l'escalier, un bras attaché dans le dos et l'autre en avant, dans l'espoir de le rompre. Elle n'y est jamais parvenue. Elle avait en horreur que l'on s'occupe de son corps physiologique. Pendant les repas, elle montait dans la chambre de sa mère manger des chocolats et ne pouvait s'arrêter qu'en jetant par la fenêtre ce qu'elle ne pouvait absorber.

Quand son corps grossit ou maigrit, quand elle est présente ou absente à table, quand elle prend les aliments, qu'elle les jette ou se jette elle-même dans l'escalier, nous retrouvons ce mouvement qui évoque celui du jeu de la bobine du « Fort-Da ».

Un jeu faussé où jamais Anne ne dispose ni du Fort ni du Da pour désigner l'absence ou la présence de la mère, car c'est son propre corps qui fait office de bobine. Le passage à l'acte est témoin de l'insuffisance, de la précarité du fantasme de manipuler l'autre, de le présentifier. Elle n'accepte pas de renoncer à la possibilité qu'à son corps érogène de l'halluciner ; il y a chez elle une passion de l'insatisfaction. Elle s'emplit et se déemplit de nourriture, conservant l'illusion qu'à tout moment l'objet est à sa disposition. Elle ne peut s'en

assurer que par une action ou une passion de son corps. Il n'y a ni jeu ni symbole, ni aire intermédiaire : sémiotique à-même le corps de la présence-absence de l'autre.

Peut-être est-ce sur les mêmes éléments prépersonnels non discursifs que je me suis appuyée pour envoyer Anne dans la Drôme et jouer ainsi avec elle à la bobine. Je ne sais trop ce qui préside à mes propres coutumes alimentaires phobiques. Mais souvent au récit des orgies d'Anne ou d'autres, j'éprouve un dégoût délicieux, celui d'engranger un opérateur anorectique capable de prendre le pouvoir si de telles catastrophes venaient à m'atteindre. L'oralité est sans mémoire. L'écriture tente d'y remédier.

monstres

Envoûtée ? Possédée ? C'est de ce côté qu'Anne chercha tout d'abord une réponse. Elle se sentait habitée par quelque chose d'étranger à elle-même. Je lui demandais à quoi ressemblait ce monstre. C'était une espèce de forme vide et velue, semblable à un objet phobique de son enfance : un renard empaillé. Ce souvenir lui revient lorsque nous commençons à parler du devenir boulimique qui l'habite. Dans le même temps, elle rêve qu'elle se couvre de poils.

Quelques séances après, dans un autre rêve, elle assiste à l'autopsie de son chien. Le vétérinaire pénètre dans l'animal par une patte arrière, enfonce son bras dans le corps jusqu'à la tête sans trouver le moindre organe. Je me sens devenir le vétérinaire, garant d'un corps vide, prêt à recevoir. C'est la première image transmuée qu'elle m'offre d'intrusion possible dans l'intérieur d'elle-même ; c'est aussi une métaphore de la séance : je m'occupe de sa tête, son corps ne peut être qu'un lieu de passage où rien ne séjourne durablement, tel le témoin suspect de quelque dévoration.

Et sans doute est-ce au moment où mon incorporation et non ma dévoration s'effectue là qu'Anne et moi commençons un travail sur l'espace, le temps, les rêves, le fantasme, dans un climat complètement différent de celui qui existait auparavant. Le premier chien que posséda Anne ne vécut pas. Ce fut le dernier cadeau de son père déjà condamné par une évolution tumorale. Elle m'en avait parlé tout à fait au début de nos

entretiens, à propos du seul rêve qu'elle faisait alors de façon itérative : « Je me trouve dans un couloir, chaque chose que je vois se transforme en un corps de putréfaction, j'avance et suis sans cesse confrontée à cette répulsion épouvantable, ça me réveille. Il me faut alors me lever, allumer la lumière, vérifier que tout est en place dans ma chambre. Parfois le rêve continue à l'état d'éveil, je m'habille et sors dans la rue. Je vérifie l'escalier, l'immeuble, le quartier, il me faut retrouver la vue, l'odorat. À ce moment-là, j'ai peur qu'on ne me touche, mon corps est en danger. Je suis agressée par la lumière, le bruit ; le moindre objet prend une forme inquiétante. J'essaie d'éviter la violence de ce rêve en disposant mon lit de façon à voir toutes les ouvertures, portes et fenêtres de mon studio. Il est aussi vide que possible. Il faut toujours que tout y soit en ordre. »

La chambre comme le corps vide d'Anne ne s'ouvrent que sur eux-mêmes, se multiplient à l'infini dans un onirisme qu'aucune vérification ne clôt. Ce ne sont plus des espaces, le temps en est disparu. Je lui rappelle cette séance déjà ancienne et combien à l'époque elle avait du mal à se reconnaître dans une glace comme à mémoriser mon visage. La boulimie, en s'amenuisant, a laissé place au vide de l'histoire d'Anne qu'elle contourne silencieusement et consciencieusement sous de multiples amnésies.

À propos du *Huis-clos* de Sartre, Fédida propose « le vide comme l'impossibilité d'un espace qui soit le temps d'attente et de projet, le temps d'un corps où puisse s'élaborer ce qui est reçu. ⁽³⁾ »

Mais ce qui étonne Anne, c'est qu'autour du rêve que j'avais écrit sous ses yeux, je puisse me souvenir de l'ensemble de ce qu'elle m'avait dit. Il y a comme un effet de trop-plein. Peut-être mon carnet de notes et ma mémoire font-ils obstacle chez elle à l'inscription du temps ?

Je pense que, décidément, je ne lui laisse pas assez d'espace, qu'il faut faire un peu de vide en moi pour qu'elle puisse me constituer un corps qui ne soit pas déjà plein, un corps qu'elle puisse mobiliser, s'approprier. Je lui propose de s'allonger. Elle accepte et pendant des semaines, elle parle beaucoup autour des morts de sa famille, en particulier des hommes. C'est-à-dire qu'elle parla de ce qu'elle connaissait peu, les

3. Pierre Fédida,
« Une parole qui ne
remplit rien », in
*Corps du vide et
Espace de séance*, P.,
Delarge Editions
Universitaires, 1977.

hommes occupant dans son génogramme une place vide. C'est ainsi que j'ai tenté de reconstituer sa filiation matrilocale.

générations, alliances, filiations

La mère d'Anne habite Quimper dans la maison familiale héritée de sa propre mère. Elle est beaucoup plus phobique que sa fille : elle ne dort que difficilement, enfermée dans sa maison, verrouillée dans sa chambre.

« Pour ma mère, le monde est réparti en deux. D'un côté, le monde de la nuit peuplé d'hommes mal intentionnés et de l'autre le monde social, diurne, dans lequel elle vit tout à fait à l'aise en rendant service à tous. » La mère s'est mariée jeune avec un homme que l'on disait « sévère et bon », également originaire de Quimper. Les deux familles étaient de milieux similaires, petite bourgeoisie sans argent mais sans revers, des comptables comme le père ou des cadres à la SNCF comme les deux grands-pères. On n'y parlait jamais breton, on ne travaillait jamais ni en mer ni dans les usines, avec une aversion non dissimulée pour les classes sociales dites inférieures. La mère d'Anne a eu deux enfants alors qu'elle n'en voulait aucun. L'aîné vit à Lille où il est libraire, il s'est marié à une amie d'enfance. Anne aime beaucoup son frère, regrettant de l'avoir peu connu car il est de six ans son aîné. C'est un homme discret qui ne prend la parole que lorsqu'un sujet touche à la littérature ou à la philosophie. Il ne vient voir sa mère que pourvu d'un prétexte sérieux, se faire soigner par le dentiste de Quimper ou mettre ses chaussures à ressemeler chez le cordonnier. Le père d'Anne est mort lorsqu'elle était adolescente, sans doute avait-il eu plus d'attention pour ses enfants que n'en eut leur mère. Sa disparition précoce laissa donc le champ libre au personnage central : « Avec ma grand-mère maternelle c'était très différent : elle régnait complètement sur cette maison qui était la sienne et où nous habitons. C'est toujours elle qui avait organisé les fêtes, les baptêmes, les mariages, pour ses frères et pour sa fille. Avant, c'était sa propre mère qui détenait cette fonction. Elle avait épousé quelqu'un de l'Assistance Publique qui s'appelait Philippe André. C'est lui qui a acheté la maison, donné l'aisance à la famille. Ils ont eu trois garçons et une fille. »

Dans ce système régi par l'arrière-grand-mère maternelle, puis la grand-mère et la mère d'Anne, ce sont toujours les « pièces rapportées » qui, à chaque génération, sont censées venir sur le terrain matrilocal en abandonnant tout contact avec leurs propres familles si proches géographiquement qu'elles puissent être. Par exemple, Anne ne connaît pas la famille de sa belle-sœur, pourtant nombreuse, et si Pierre-Marie voit très peu ses frères et ses parents, Anne, elle, ne les a jamais rencontrés.

Ainsi Pierre-Marie, si peu conforme soit-il au milieu socio-culturel de la famille d'Anne, est complètement soluble dans ce système matrilocal où les femmes se marient mais restent d'éternelles célibataires, veuves de bonne heure si possible. Pierre-Marie est d'ailleurs le protégé de la mère d'Anne. Lui-même ne possède pratiquement aucune attache familiale. Son mode de vie fut longtemps celui de quelqu'un qui fait la route avec son chien et vit de petits boulots. Ses territoires privilégiés sont les réseaux antillais. Avant de rencontrer Anne, il avait toujours traversé le social sans patron, ni feuille d'impôt ni conjugalité. Avec lui, elle retrouvait son goût du nomadisme, de l'aventure, du mépris des normes.

En sortant d'un système endogamique où l'on se mariait depuis plusieurs générations à Quimper dans des milieux socialement apparentés, Anne semble faire un passage à la limite. De fait, il n'en est rien. Pierre-Marie met moins en péril le système matrilocal que n'eût pu le faire un cadre parisien territorialisé. Il est en position d'adoption et non de rapt. Il y a peut-être chez lui, du fait de son mode d'existence, une proposition résolutive, un accord possible entre des tendances apparemment contradictoires de la généalogie d'Anne. Il occupe une position de compromis, un pôle de diagrammatisation entre deux axes divergents : l'aspiration à la bourgeoisie et la pérennité du matriarcat. Avec lui, Anne renoue des liens de filiation au détriment de liens d'alliance.

Pierre-Marie n'est qu'un prénom, il peut s'agréger à ce grand ensemble familial, cette dynastie que l'on appelle toujours « les André », du nom de l'arrière-grand-père maternel. Ce « prénom » propre reste dominant au mépris des mariages que firent les femmes de générations en générations. Le nom d'« André » est la négation du nom du père. Nous pourrions

nous rapporter à l'hypothèse de François Perrier : « La forclusion du nom du père, c'est la forclusion du nom du père de la mère de la mère ⁽⁴⁾. »

D'ailleurs si Anne imagine avoir un enfant, il ne peut s'agir que d'une fille. Si par erreur naissait un garçon, son prénom serait André. C'est une question de devoir que de perpétuer le nom des André. Comme chez Ellen West, la patiente de Binswanger : « Après des siècles, son nom devait résonner dans la bouche de l'humanité ⁽⁵⁾. »

4. François Perrier :
Les corps malades du signifiant, P.,
InterÉditions, 1984.

5. Hermann Lang :
L'anorexie mentale.

cartographie et corps-chantier

Pour tenter de déchiffrer cet assemblage composite où évoluent Pierre-Marie, le chien, Anne, la mère, Quimper, les morceaux de famille, les morceaux de peau, nous avons choisi de privilégier le corps d'Anne. Tout aussi bien aurions-nous pu prendre comme fil conducteur la mère ou le chien, le sommeil ou la putréfaction. Chaque élément traceur nous aurait donné une interprétation, au sens musical du terme, de la cartographie de cet agencement. Chaque interprétation aurait eu sa pertinence dans notre tentative de repérage des matériaux sémiotiques divers et de leurs modes d'articulation.

La lecture d'une carte géographique s'effectue sur deux dimensions. Selon que l'on privilégie le sous-sol, la météo, les voies de communication, la démographie, l'épidémiologie ou la production, tous les éléments de repérage changent. À chaque mode de lecture correspond une strate différente avec ses accidents, ses cassures, ses reliefs et ses blancs.

Si nous choisissons le corps d'Anne, c'est qu'il s'agit d'un corps symptôme qui semble se retrouver sur chacune des strates du microcosme auquel il participe. Il les traverse toutes en adoptant à chaque fois une économie, une temporalité, un mode d'action différent. Le corps propose donc un symptôme qu'Anne peut aménager dans une vie sociale active mais c'est aussi celui qui l'amène le plus loin dans le métabolisme de la vie et de la mort ; jusqu'au bord même, la catastrophe. C'est un espace topologique au carrefour de plusieurs régimes de signes distinctifs : l'économie politique, la sexualité, les territorialités animales, les technologies de l'hygiène et de la diététique. C'est aussi celui qu'elle nous présente, celui qui lui

donne accès à une certaine réflexion sur elle-même. La prévalence d'un autre dispositif aurait pu lui faire rencontrer un autre interlocuteur, institutionnel, chirurgical, médical, policier, juridique ou autre. Ce corps-là, nous le choisissons parce qu'il nous a choisis.

Dans son régime de croisière, le corps d'Anne fonctionne comme lieu de coexistence :

- de l'univers zonard de Pierre-Marie ;
- du matriarcat de Quimper ;
- du chien comme métronome des entrées et sorties ;
- du couplage régulier anorexie/boulimie ;
- d'une temporalité ritualisée autour du travail, du sommeil.

Dans son régime de catastrophe s'observe une sorte de dislocation des îlots d'existence. La subjectivité d'Anne implose avec tous les éléments de son microcosme. La temporalité est celle de l'instantanéité et de la confusion. Avec sa mère, il n'y a plus qu'agression de mots sans signification. Son corps est adjacent à une machine boulimique ou anorexique à l'excès. Le chien n'existe plus, ni Quimper, ni le nom magique des André. Mort et vie sont équivalentes. L'odeur de putréfaction envahit tout.

Entre ces deux situations extrêmes existent de multiples gradients possibles, des branchements divers. Par exemple, son hypervigilance sur l'extérieur-nuit de Pierre-Marie peut coexister avec sa somnolence au volant et son incapacité à aller travailler. La Drôme peut garder une pertinence de territoire alors que celui de Quimper s'effondre. C'est dans cette zone complexe qu'une stratégie thérapeutique peut intervenir en jouant sur l'autonomie des divers éléments cartographiques, leur disparité de consistance, de potentialité. Mes rencontres avec Anne constituent des mises en scène où mes propres morceaux de corps, mon espace imaginaire, mon histoire et les siens cherchent leurs points et leur mode d'articulation. Et le travail se fait par essais et erreurs.

Il existe une telle confusion conceptuelle dès que l'on parle du corps que sans doute convient-il de préciser ici que j'ai employé ce terme au sens d'un ensemble, d'une harmonique de multiples composantes. Comme si les différentes formules d'existence d'Anne s'inscrivaient autant dans son espace, ses relations et ses fantasmes que dans son corps.

L'oralité, par exemple, n'est pas essentiellement imputable à la fonction-mère. Au contraire, ce sont les fonctions de la mère et celle des territoires de toutes natures qui sont accrochées à l'oralité : comme s'il s'agissait d'un opérateur social émancipé de la machine bouche-sein. Il focalise les références personnologiques diffractées et non l'inverse.

Peut-être chaque symptôme est-il porteur de virtualités multiples auxquelles les différents agencements de l'existence – et entre autres la situation thérapeutique – peuvent donner une orientation décisive ?

La boulimie peut être comprise comme une autarcie de la nourriture renvoyant au fantasme archaïque d'omnipotence infantile qui doit absolument trouver son sens dans la cure. Mais aussi elle peut être considérée sous l'angle d'une dynamique centrifuge, comme une tentative de se défaire du code ritualisé du rapport à l'autre, d'un « ordre » alimentaire insupportable.

